

Le récit de filiation à la Minuit : À la fin d'Éric Laurrent

La littérature de Minuit est surtout associée aux textes inconventionnels qui déconstruisent sur le mode parodique, ironique ou minimaliste les ressorts classiques du roman. Si la problématique de la filiation y est évoquée, c'est en particulier par le biais de réminiscences littéraires et de clins d'œil intertextuels qui incitent à interroger les questions de l'héritage des esthétiques à l'ère actuelle. La littérature de Minuit affiche volontiers et de façon quelque peu subversive son appartenance à la tradition romanesque, en reprenant des motifs caractéristiques et des modèles génériques ou bien en se référant massivement à des œuvres du canon littéraire pour en alimenter un romanesque ludique. Parmi ces textes au second degré, certains investissent directement le genre de la filiation, comme *À la fin* d'Éric Laurrent¹, bref roman consacré à la grand-mère de l'écrivain et inspiré par sa disparition. Tout en creusant les thèmes des liens familiaux, de la mémoire intergénérationnelle, de l'ascendance et son impact sur l'individu, cet ouvrage peu dans le style de l'écrivain s'éloigne des modalités typiques du récit de filiation. En nous appuyant sur les théories de ce genre tout récent qui se situe à l'entrecroisement de la biographie, de l'autobiographie et du roman ainsi que sur une réflexion autour des questions d'héritage et de mémoire,

¹É. Laurrent, *À la fin*, Paris, Minuit, 2004 (désormais désigné par *ALF*).

nous chercherons à montrer la manière littéraire dont un auteur jugé ludique adhère à cette problématique.

Délaissant l'esthétique du « recyclage générique »² et le désir de jouer avec les conventions romanesques³ pour lesquels il s'est fait connaître au début de sa carrière littéraire, Laurent se lance avec *À la fin* dans la littérature intimiste pour écrire autour des questions de relations, de sentiments et de souvenirs. À l'inverse des récits de filiation classiques qui actualisent la narration rétrospective, naturelle aux histoires de quêtes et enquêtes familiales, ce roman autofictionnel est structuré en la chronique d'une mort annoncée et raconte l'épreuve particulièrement douloureuse pour une famille qu'est d'assister impuissamment à l'agonie prolongée d'un proche, sans pouvoir aucunement soulager ses souffrances. Histoire d'une vie qui touche à sa fin, *À la fin* est un texte à l'événementialité réduite qui harmonise par l'action proche du néant avec l'anéantissement de l'individu qu'il raconte. L'intrigue se limite en effet aux dernières retrouvailles qui sont à la fois les ultimes adieux et s'achèvent par la scène typique du genre de filiation : l'enterrement⁴. Destiné à sceller la séparation, ce qu'il échoue à faire faute d'ambiance solennelle exigée par la situation – « La cérémonie religieuse fut [...] expédiée [...] par un prêtre à demi cacochyme, s'acquittant patement [...] des devoirs de son ministère, au point de déformer, chaque fois qu'il l'articulait, le patronyme de la disparue [...] » (*ALF*, 69) – ce rituel manqué donne l'impul-

² A. Maziarczyk, « Éric Laurent et la littérature au second degré », [dans :] R. Jakubczuk, A. Maziarczyk (dir.), *Recyclage et décalage. Esthétique de la reprise dans les littératures française et francophone*, Lublin, Wydawnictwo UMCS, 2011, p. 292.

³ J.-F. Duclos, « Trompe l'œil : subversion de l'image et du texte dans les romans d'Éric Laurent », [dans :] *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, 1998, vol. XLIII, n° 2-3, p. 15.

⁴ Dans la littérature de filiation, l'enterrement est d'habitude le ressort de l'intrigue romanesque (cf. D. Viart, « Récits de filiation », [dans :] D. Viart, B. Vercier, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008, p. 80).

sion à l'écriture de deuil débutant tout de suite après ce triste événement.

Mince mais plein de dramatisme, le roman est basé sur une narration suggestive, peu mouvementée et oscillant plutôt vers la description. Au contraire des narrations filiales, enclines à ressusciter les figures des ascendants, les remettre en vie au moyen de la littérature pour « énoncer la vérité d'un être à travers les moments de son histoire et au fil de son devenir »⁵, elle freine le récit, le met en ce « stase »⁶ propre, selon Dominique Viart, aux livres de deuil et le configure en roman de mort. Ou plutôt en un cycle de photographies verbales de la mort s'immisçant dans la vie. Le texte est construit sur quelques scènes à peine qui se sont enracinées dans la conscience du narrateur durant le retour à la maison parentale et plusieurs visites à l'institution de soins palliatifs où la famille a placé la mourante pour lui assurer les meilleurs soins. Racontées amplement, sur un rythme lent créé par des phrases extrêmement longues qui sont la marque de l'écriture laurrentienne, elles s'apparentent à des tableaux narratifs⁷ laissant voir sous diverses perspectives la fin de l'existence humaine.

Le texte dépeint tout d'abord l'individu au seuil de la mort, en phase de perte progressive des forces qui l'animaient et des facultés intellectuelles dont la mémoire, la parole, le contact lucide avec le monde environnant. Incapable de fonctionner en autonomie, la grand-mère est soumise à un traitement complexe destiné à préserver les fonctions vitales et tout simplement réduire la douleur.

⁵ L. Demanze, « Le récit de filiation aujourd'hui », <http://ecrit-cont.ens-lyon.fr/spip.php?rubrique39>.

⁶ D. Viart, « Récits de filiation », *op. cit.*, p. 92.

⁷ Il ne s'agit pas là, bien évidemment, des « tableaux cachés » que Laurrent aime enfoncer dans la trame romanesque au moyen de l'*ekphrasis* mais d'une spécificité de la narration oscillant vers l'art figuratif (cf. V. Barrot, « Éric Laurrent, écrivain-moelleux », <https://cinemamecque.blogspot.com/2016/08/cabu-et-jafar-panahi-la-cinemamecque.html>).

Laurent décrit en détail cette dégradation physique et mentale, fournissant une image saisissante du corps défraîchi par l'âge, rongé par la maladie et maltraité par les interventions médicales :

le glucose qu'on lui perfusait en permanence contribu[ait] même, en raison des dizaines d'ecchymoses dont les aiguilles des seringues avaient couvert ses bras, à en accroître l'apparence moribonde, car alors on eût dit que, sous les battements débiles de son cœur, le sang ne circulait plus en elle qu'en un mince filet dont le débit alenti mourait çà et là, abandonnant sous sa peau translucide de petites flaques stagnantes dont, orangées, rougeâtres, purpurines et brunes, les teintes crépusculaires semblaient annoncer la ténébreuse nuit qui s'avavançait vers elle. (ALF, 21)

Et il montre la lutte acharnée de l'esprit accroché à la vie contre ce corps défaillant qui n'est plus en mesure de suivre le rythme d'un fonctionnement ordinaire, d'avalier normalement des aliments et de les digérer, alors que la mourante s'y efforce obstinément au risque de réactions indésirables car « être encore en mesure de se sustenter par la bouche, c'était sans doute pour elle le signe que son état n'avait rien de désespéré » (ALF, 21).

Parallèlement à ce portrait de celle qui s'en va pour toujours, *À la fin* offre des prises de vue sur ceux qui restent, sur la famille et sa manière de vivre l'expérience de la perte. Perte, somme tout, prévisible, étant donné l'âge déjà avancé de la vieille dame, ce qui n'atténue point l'affliction qu'elle inflige. La détresse liée à la séparation avec l'être que l'on aime se voit ici accrue par l'impuissance de soulager le fardeau d'une agonie prolongée, de réduire la souffrance dans les derniers jours qui restent à vivre et rendre le départ aussi calme que possible. Toutes ces émotions violentes envahissent avec force le narrateur qui éclate plus d'une fois en profonds sanglots et faillit même s'évanouir, saisi d'une insurmontable tristesse face à l'effacement d'une vie auquel il assiste. L'épreuve est la plus dure à supporter pour sa mère, écrasée par la situation et submergée par un immense chagrin qu'elle s'efforce de refouler en s'adonnant sans trop d'attention à ses

activités ménagères habituelles, rien que pour occuper ses mains à d'autres choses que d'essuyer ses larmes. Le texte laisse à plusieurs reprises voir sa profonde douleur qui la plonge dans un désarroi terrible proche du désespoir et si total qu'elle semble s'éteindre à son tour :

elle avançait vers moi d'un pas lent et mal assuré, presque chancelant ; comme si l'agonie d'un être cher atteignait physiquement tous ceux qui l'entouraient [...], son visage [...] me parut soudain avoir fait un saut dans le temps [...] ; le sourire radieux qui l'éclairait chaque fois qu'elle me retrouvait [...] se présentait terni, légèrement estompé par de petites fibrillations ; et dans la tremblotante humeur de ses yeux ne se lisait plus qu'un sentiment unique [...] : ce sentiment c'était l'angoisse plus que la désolation [...] et peut-être même sa forme paroxysmale, qui est la panique. (ALF, 16)

Forgée par le prisme d'un drame vécu conjointement, l'image de la famille fournie par Laurent diffère largement de celle véhiculée par les récits de filiation où « les figures parentales sont destituées de leur valeur paradigmatique [et] sont des identités mal épanouies, incertaines, inachevées »⁸. Ici, les parents apparaissent comme les garants presque parfaits⁹ de la communauté familiale et de ses valeurs fondamentales, malgré l'énorme investissement psychique que cela nécessite de leur part. À leur initiative, matérialisée par le coup de téléphone fatal qui ouvre le texte, la famille se réunit au chevet de l'aïeule pour l'accompagner dans ses derniers moments, l'entourant d'une affection dont elle a plus que jamais besoin. Et en se consolant mutuellement tant qu'elle le peut, par des gestes divers de sollicitude, comme ceux du narrateur soutenant sa mère « par une paire de bras filiaux » (ALF, 18) ou par les mots simples du père : « C'est comme ça, on n'y

⁸ D. Viart, « Filiations littéraires », [dans :] J. Baetens, D. Viart (dir.), *Écritures contemporaines 2. États du roman contemporain*, Paris – Caen, Lettres Modernes Minard, 1999, p. 121.

⁹ C'est ainsi qu'ils sont caractérisés par D. Antonellis dans son étude consacrée à l'image de la famille dans deux romans de Minuit (D. Antonellis, « À la fin d'Éric Laurent et *Paris-Brest* de Tanguy Viel : storie di un ritorno a casa », [dans :] *Nuova corrente*, 2009, n° 56, p. 353).

peut rien, il ne fait pas bon vieillir, voilà tout » (*ALF*, 29), qui, tout en sonnant cliché, visent à atténuer le côté tragique de la mort, la présentant comme un élément naturel de la condition humaine. Aux expériences négatives de l'abandon par les siens, du « silence des pères »¹⁰ incapables de partager la vie avec les autres, de l'incertitude de ses origines qui sont majoritairement décrites par la littérature « tournée vers les figures parentales »¹¹, Laurent oppose celle d'une relation authentique avec ses proches. Relation qui est fondamentale pour l'homme et lui permet d'affronter plus facilement les épreuves difficiles de la vie ainsi que de se sentir tout simplement compris, protégé, aimé.

Transcription littéraire d'une vie qui s'éteint, le roman procède aussi à son évocation fragmentaire, rompant le récit de l'agonie par quelques épisodes du passé familial rattachés à la figure de la grand-mère. Tout en manifestant ainsi la même intention de « restitution »¹² du parcours existentiel qui préside les récits de filiation, il n'emprunte pas la voie biographique propre au genre. Les textes sur l'ascendance prennent souvent la forme de récits de vie ou de biofictions retraçant l'itinéraire d'un aïeul plus ou moins lointain, motivés par le « désir de réparation des existences passées »¹³ que l'on méconnaît. À *la fin* ne dévide pas chronologiquement le fil de l'existence de la mourante mais en fournit quelques bribes, dispersées çà et là. Apparaissent surtout ses divers portraits qui émergent en souvenirs involontaires du narrateur : la grand-mère à table lui servant des friandises, en cuisine occupée

¹⁰ D. Viart, « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », [dans :] *Études françaises*, 2009, vol. 45, n° 3, p. 95.

¹¹ A. Adler, « Autobiographie, autofiction, récit de filiation », [dans :] *Idem*, *Éclats des vies muettes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 121.

¹² Lié à la volonté de connaître son histoire familiale dont certains éléments manquent ou paraissent obscurs, ce désir est une composante essentielle du genre (cf. D. Viart, « Récits de filiation », *op. cit.*, p. 94).

¹³ L. Demanze, « Le récit de filiation aujourd'hui », *op. cit.*

à confec-tionner ses sucreries préférées ou bien devant la maison lui disant adieu par ce geste de la main qui, pour citer ses mots, « me serrait chaque fois le cœur – car je l'abandonnais à sa solitude » (*ALF*, 23, 24, 78). Ces réminiscences de moments partagés, d'où surgit l'image d'une femme généreuse et affectueuse, sont complétées par des *ekphrasis* photographiques, narrées sur un style largement différent, court et coupé, propre plutôt aux textes informatifs qu'à l'écriture recherchée de Laurent, connu pour sa prédilection pour « l'élégance du phrasé [...], raffinement de la période »¹⁴. Porteurs les plus parlants de la mémoire familiale, les vieux albums jouent souvent dans la littérature le rôle d'embrayeurs d'intrigue, à l'instar des objets détraqués par le temps ou des lettres jaunies¹⁵. Laurent n'échafaude pas son récit sur ces documents mais décrit simplement deux photos de sa grand-mère prises dans des moments importants de sa vie, lors de son mariage et après une grave maladie, où elle est représentée dans une posture analogue, aux côtés de son époux, et d'où se dégage l'impression de solidité de la relation qui les unit. Censés reproduire l'image dans ses moindres détails physiologiques et vestimentaires – sauf là où quelque digression ou référence intermédiaire typiquement laurentienne corrompt cette fidélité¹⁶ – les deux passages visent à documenter de la façon la plus précise possible sa vie « minuscule »¹⁷, vie banale de femme issue

¹⁴ P. Michelucci, « Le parti pris de l'expression. Le roman maniériste d'Éric Laurent », [dans :] B. Blanckeman, B. Hovercroft, *Narrations d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, p. 265.

¹⁵ L. Demanze, « Les possédés et les dépossédés », [dans :] *Études françaises*, 2009, vol. 45, n° 3, p. 12.

¹⁶ Le narrateur glisse une anecdote piquante trahissant que, par peur d'être déflorée, la grand-mère s'était refusée à son époux durant sa nuit de noces ; ailleurs, il la compare aux personnages portraiturés par de célèbres photographes documentalistes ou représentés sur les toiles de Vélasquez (É. Laurent, *À la fin*, op. cit., p. 13 et 75).

¹⁷ Aussi médiocre que celles du fameux livre de P. Michon, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.

d'un milieu modeste, vouée à sa famille et point épargnée par les épreuves de l'existence. Dans ces éclats d'une existence ordinaire transparait le profond désir de conjurer la mort, tout au moins par la mémoire faite d'autres instruments pertinents, ce qui ressort merveilleusement dans cette scène où un symptôme de la fin qui approche active tout de suite une scène de vie parfaitement symétrique :

Ses doigts [...] avaient quelque chose de minéral, à l'instar également du dos mouluré de ses mains, dont elle passait et repassait lentement la paume sur le drap, comme pour en écraser les plis ou en chasser quelque grain de poussière, par le même geste que je l'avais vue si souvent faire sur le formica acajou de la table de sa cuisine, comme si, tels ces rameaux uniques qui persistaient à fleurir, puis à donner des fruits sur des arbres pourtant morts, la vie se poursuivait en elles, indifférente et autonome [...]. (ALF, 23)

À *la fin* est à lire comme une tentative de contester la volatilité de l'existence, de figer des moments significatifs d'une vie qui s'en va, comme tant d'autres existences humaines destinées, pour citer Michel Foucault, « à passer sans trace »¹⁸. Ou plutôt plusieurs vies qui, liées par des liens de parenté, se sont construites ensemble, au fil des jours, partageant des joies et des peines et se soutenant mutuellement. Véhiculé par une narration descriptive qui oscille entre le présent et le passé, le récit de l'agonie d'un proche s'assimile ici à une touchante dernière photographie familiale où figurent tous ses membres, prise sur le vif au moment où cette petite communauté s'écroule, la mort emportant avec elle l'aînée du lignage. Au moyen de mots, Laurent s'attache à saisir « une de ces vies infimes [en train de devenir] cendres »¹⁹, la vie de sa grand-mère, et avec elle quelques moments de celle de ses parents. Ce geste d'écriture se recoupe avec celui de l'épisode où l'on voit le narrateur emporter avec lui la photo de mariage de

¹⁸ M. Foucault, *La vie des hommes infâmes*, [dans :] *Idem, Dits et écrits III*, Paris, Gallimard, 1994, p. 240.

¹⁹ *Ibidem*, p. 237.

ses grands-parents, scène symbolique de préservation des vestiges du passé. L'une et l'autre photo, l'authentique et la littéraire, permettent de maintenir un lien avec ceux que l'on aime et ne pas oublier leurs visages.

Avec la figure de la grand-mère, d'autres images se profilent dans la tête du narrateur, engendrées à leur tour par une expérience temporelle singulière qu'il vit au retour sur des lieux familiers quittés il y a longtemps. En s'installant dans son ancienne chambre de la maison parentale où tout est identique comme autrefois et donne l'impression que « le temps s'était arrêté [...], la figeant tout entière dans l'instant même où, mes bagages en main, j'en avais refermé la porte derrière moi » (*ALF*, 38), il se voit subitement transporté vers le passé, vers un jadis qui n'est plus. C'est pour lui « le temps retrouvé »²⁰, un moment de la rencontre intime et transgressive avec ce qui n'est plus, avec sa vie d'autrefois. La ville en revanche où entre-temps de vieux bâtiments ont été démolis et des terrains vagues – aires de jeux préférés des enfants – convertis en quartiers résidentiels, laisse bien voir le passage du temps et l'incite à « éprouver mélancoliquement la disparition du monde »²¹, de cet univers qu'il a connu étant jeune. Voir tantôt le passé s'enfuir à jamais, tantôt le retrouver figé autour de soi active tout naturellement chez le narrateur des souvenirs d'enfance. Apparaissent devant ses yeux les scènes d'une vie familiale et les moments passés à jouer en solitaire avec un camion de pompiers miniature, les rêves de devenir enfant de chœur et les bêtises faites avec des copains, les premières amours avec leurs engouements romantiques et leurs désillusions douloureuses. Avec ce même souci de précision qui imprégnait les tristes portraits des proches, le narrateur tend

²⁰ Cette expression de Marcel Proust, titre du dernier volume de *À la recherche du temps perdu*, résume parfaitement les impressions ressenties par le narrateur lors de sa visite chez ses parents.

²¹ L. Demanze, « Le récit de filiation aujourd'hui », *op. cit.*

à reconstruire les épisodes marquants de sa vie : il évoque le modeste milieu d'où il vient, ses origines italiennes dont la grand-mère coupait la famille en refusant de parler la langue maternelle par crainte des problèmes d'assimilation en France, sa passion pour la langue frôlant la « "lexicophilie" compulsive » qui se réalisait par l'écriture d'un dictionnaire personnel où il « collectionn[ait] des mots » (ALF, 42). Et surtout, il prend le temps de décortiquer ses émois les plus intimes, se rappelant ses aventures amoureuses de la jeunesse. Recréées encore une fois dans l'imagination, elles lui permettent de revivre l'intense plaisir des sens éprouvé autrefois, celui par exemple qu'il se procurait lui-même en écrivant son premier roman inspiré des fantasmes sur la mère de son copain :

Soudain, je m'étais sentis défaillir [...] : de mon corps [...] montait maintenant, mystérieuse mais rassurante, une sensation nouvelle, c'était comme si, d'un seul coup, la vie eût revêtu une forme différente, s'installant dans une tonalité plus profonde, plus colorée, plus délicate – je découvrais la volupté. [...]

L'intensité de ce premier et quelque peu tardif orgasme fut telle que je m'en trouvai profondément et longuement irradié [...], pénétré [...] par l'impression très vive de connaître une renaissance au-dessus de cette page écrite, au centre de laquelle, en petites grumes éparses et translucides [...] du sperme à l'encre s'alliait. (ALF, 49)

Laurent s'est déjà fait connaître comme écrivain qui « donne forme et tenue à l'émotion »²², se complaisant surtout à raconter la passion amoureuse avec ses envolées et extases suprêmes. Cette dimension sensuelle est fort accentuée dans *À la fin* où, aux souvenirs érotiques, s'ajoutent les scènes des exploits sexuels du narrateur auxquels celui-ci s'adonne quand il ne veille pas au chevet de l'agonisante, instaurant des incongruités patentes dans la trame romanesque.

Dans *À la fin*, l'investigation sur l'antériorité glisse vers celle sur l'intériorité, à rebours de l'infléchissement détec-

²² P. Michelucci, « Le parti pris de l'expression. Le roman maniériste d'Éric Laurent », *op. cit.*, p. 269.

té par Viart comme spécifique à la littérature de filiation²³. De la biographie, le roman passe vers l'autobiographie, délaissant le récit familial au profit du récit de soi. Ou plutôt les entremêlant l'un à l'autre pour accentuer à sa façon les questions de relations, d'héritages et d'angoisses humaines qu'il thématise. Certes, chaque texte biographique est une narration sur soi-même dans la mesure où raconter l'autre est un moyen de se découvrir, de se comprendre à travers les liens qui s'instaurent et les expériences partagées. C'est bien le cas d'*À la fin* qui montre l'emprise des origines sur l'individu sous une perspective positive rarement investie par la littérature. La confrontation avec la mort amène le narrateur à poser un regard attentionné sur ses proches et leur commune histoire, tout en l'éclairant sur ce qu'il doit à sa famille qui a façonné sa personnalité, ses goûts intellectuels et dont l'amour l'accompagne même à l'âge adulte. Il se découvre alors à son tour jusqu'aux tréfonds de lui-même, dévoilant tout autant le chagrin de voir un proche partir et d'autres vieillir de tristesse que les jouissances les plus intimes ressenties pendant l'amour. C'est une mise à nu complète, un spectacle du plus profond de l'âme humaine (et du corps) révélant ses faiblesses et ses emballements, états extrêmes et particulièrement intenses. Trop extrêmes et divergents à première vue pour être divulgués de concert, c'est pourtant dans ce mélange incongru – variante de contrevention à la lisibilité du récit pareille à celles que Laurent pratique massivement dans ses premiers textes²⁴ – que s'établit le sens du roman. Faisant alterner scènes d'agonie et d'actes sexuels, de fin et de début de vie, *À la fin* illustre les deux forces pulsionnelles qui gèrent l'existence humaine,

²³ D. Viart, « Récits de filiation », *op. cit.*, p. 79.

²⁴ Cf. l'analyse des procédés subversifs de la narration laurentienne par Ch. Horvath, « Éric Laurent : héritier, pasticheur ou épigone de l'esthétique échenozienne », [dans :] A. Mura-Brunel (dir.), *Chevillard, Echenoz. Filiations insolites*, Amsterdam – New York, Rodopi, 2008, p. 99-104.

l'éros et le thanatos. Ceci pour montrer de façon particulièrement frappante ce que l'on oublie quand on voit la vie s'achever définitivement : que c'est l'ordre naturel des choses qu'il faut accepter, malgré l'impression que tout prend fin avec la disparition de l'être cher et que l'univers entier s'écroule à ce moment. Même si les aïeux s'en vont, laissant les héritiers dans la douleur, pour ceux-ci la vie continue. Ils sont appelés à être au monde, à réaliser leur propre parcours personnel et à transmettre la vie qui les anime, tout en faisant face aux angoisses de solitude, d'abandon et de mort qui s'éveillent chez eux. Les proches disparus survivent dans la mémoire de ceux qui restent, à travers leurs tendres souvenirs et pensées. Gardés non par quelque « devoir d'engranger la mémoire familiale »²⁵ mais par le simple amour pour ceux qui ont partagé leur existence et l'ont marquée de leur présence.

« Le récit de filiation s'écrit à partir du manque »²⁶, affirme Dominique Viart, et ce même manque est aux fondements d'À *la fin*, exploité toutefois de façon différente. À l'inverse de cette littérature qui, pour citer Laurent Demanze, « s'ancre [...] au lieu même d'une blessure »²⁷ et cherche à combler un vide émotionnel au fond de l'âme, causé par divers troubles dans les relations avec les proches ou des situations de séparation ou de rupture, Éric Laurent montre un travail d'écriture orienté à empêcher un vide de se créer, à ne pas laisser se produire une brèche à l'intérieur de soi. Confronté à la disparition de sa grand-mère à qui l'unissait une relation affectueuse, le narrateur éprouve le besoin de ne pas la laisser disparaître de sa vie et de documenter cet épisode marquant de son histoire familiale. Il éternise ainsi à travers les mots quelques portraits de son aïeule et transcrit la douleur vécue par la famille de voir mourir l'aînée du lignage,

²⁵ L. Demanze, « Les possédés et les dépossédés », *op. cit.*, p. 12

²⁶ D. Viart, « Récits de filiation », *op. cit.*, p. 94.

²⁷ L. Demanze, « Récits de filiations », https://www.fabula.org/atelier.php?R%26eacute%3Bcits_de_filiation.

comme s'il voulait assurer un support supplémentaire à la mémoire qui, avec le temps, risque de s'estomper. C'est une re-création littéraire de la présence évanouie et du moment de la séparation ultime, destinée à garder à la fois le souvenir d'une personne et d'un événement, ainsi que ce qui va avec : la communauté familiale où s'est formée son identité. À l'épreuve de la dé-familiarisation²⁸ majoritairement thématisée par les récits de filiation qui disent tous la dislocation des liens entre les proches, les ascendances problématiques et la perte de repères qu'elles induisent, *À la fin* oppose l'expérience ordinaire d'être en famille et le désir de ne pas subir une « déliaison »²⁹ définitive d'avec les siens, amorcée déjà partiellement par la mort.

Date de réception de l'article : 15.05.2019.
Date d'acceptation de l'article : 07.06.2019.

²⁸ M.-E. Lapointe, L. Demanze, « Présentation. Figures de l'héritier dans le roman contemporain », [dans :] *Études françaises*, 2009, vol. 45, n° 3, p. 8.

²⁹ D. Viart, « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », *op. cit.*, p. 103.

bibliographie

- Adler A., « Autobiographie, autofiction, récit de filiation », [dans :] *Idem, Éclats des vies muettes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002.
- Antonellis D., « À la fin d'Éric Laurent et *Paris-Brest* de Tanguy Viel : storie di un ritorno a casa », [dans :] *Nuova corrente*, 2009, n° 56.
- Barrot V., « Éric Laurent, écrivain-modeleur », <https://cinemamecque.blogspot.com/2016/08/cabu-et-jafar-panahi-la-cinemamecque.html>.
- Demanze L., « Le récit de filiation aujourd'hui », <http://ecrit-cont.ens-lyon.fr/spip.php?rubrique39>.
- Demanze L., « Les possédés et les dépossédés, [dans :] *Études françaises*, 2009, vol. 45, n° 3.
- Demanze L., « Récits de filiations », https://www.fabula.org/atelier.php?R%26eacute%3Bcits_de_filiation.
- Duclos J.-F., « Trompe l'œil : subversion de l'image et du texte dans les romans d'Éric Laurent », [dans :] *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, 1998, vol. XLIII, n° 2-3.
- Foucault M., *La vie des hommes infâmes*, [dans :] *Idem, Dits et écrits III*, Paris, Gallimard, 1994.
- Horvath Ch., « Éric Laurent : héritier, pasticheur ou épigone de l'esthétique échenozienne », [dans :] A. Mura-Brunel (dir.), *Chevillard, Echenoz. Filiations insolites*, Amsterdam – New York, Rodopi, 2008.
- Lapointe M.-E., Demanze L., « Présentation. Figures de l'héritier dans le roman contemporain », [dans :] *Études françaises*, 2009, vol. 45, n° 3.
- Laurent É., *À la fin*, Paris, Minuit, 2004.
- Maziarczyk A., « Éric Laurent et la littérature au second degré », [dans :] R. Jakubczuk, A. Maziarczyk (dir.), *Recyclage et décalage. Esthétique de la reprise dans les littératures française et francophone*, Lublin, Wydawnictwo UMCS, 2011.
- Michelucci P., « Le parti pris de l'expression. Le roman maniériste d'Éric Laurent », [dans :] B. Blanckeman, B. Hovercroft, *Narrations d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013.
- Michon P., *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.
- Viard D., « Filiations littéraires », [dans :] J. Baetens, D. Viart (dir.), *Écritures contemporaines 2. États du roman contemporain*, Paris – Caen, Lettres Modernes Minard, 1999.
- Viard D., « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », [dans :] *Études françaises*, 2009, vol. 45, n° 3.
- Viard D., « Récits de filiation », [dans :] D. Viart, B. Vercier, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008.

abstract

Filiative narrative à la Minuit: À la fin by Éric Laurent

Literature of Minuit, saturated with multiple intertextual references to the literary canon, explores the problem of filiation primarily on the level of novelistic aesthetics. And yet, apart from texts which in different ways refer to literary heritage and use its elements to create fictional discourse it includes works that take the form of filiative narrative. *À la fin* by Éric Laurent is a case in point, as it is devoted to the author's grandmother and his family's response to her death. Drawing on theories of filiative narrative, this paper analyses the literary strategies whereby Laurent presents family ties and their influence on the identity of an individual.

keywords

Éric Laurent, filiative narrative, family, biography, memory

mots-clés

Éric Laurent, récit de filiation, famille, biographie, souvenir

anna maziarczyk

Anna Maziarczyk est maître de conférences à l'Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin et membre de la rédaction de la revue *Lublin Studies in Modern Languages and Literature*. Ses recherches portent sur la narration dans les littératures contemporaines française et francophone. Elle s'intéresse aux stratégies narratives, aux écritures subversives et aux phénomènes d'intermédialité. Elle a publié plusieurs articles relatifs à ces problématiques ainsi que les ouvrages : *Reconfigurations romanesques de Minuit : Jean Echenoz, Éric Chevillard, Tanguy Viel* et *Le roman comme jeu. L'esthétique ludique de Raymond Queneau*.

anna.maziarczyk@umcs.pl

ORCID : 0000-0001-8485-0915